

**SPINOZA: CONFÉRENCE
TENUE À LA HAYE LE 12
FÉVRIER 1877**

Published @ 2017 Trieste Publishing Pty Ltd

ISBN 9780649710386

Spinoza: Conférence Tenue à la Haye le 12 Février 1877 by Ernest Renan

Except for use in any review, the reproduction or utilisation of this work in whole or in part in any form by any electronic, mechanical or other means, now known or hereafter invented, including xerography, photocopying and recording, or in any information storage or retrieval system, is forbidden without the permission of the publisher, Trieste Publishing Pty Ltd, PO Box 1576 Collingwood, Victoria 3066 Australia.

All rights reserved.

Edited by Trieste Publishing Pty Ltd.
Cover @ 2017

This book is sold subject to the condition that it shall not, by way of trade or otherwise, be lent, re-sold, hired out, or otherwise circulated without the publisher's prior consent in any form or binding or cover other than that in which it is published and without a similar condition including this condition being imposed on the subsequent purchaser.

www.triestepublishing.com

ERNEST RENAN

**SPINOZA: CONFÉRENCE
TENUE À LA HAYE LE 12
FÉVRIER 1877**

SPINOZA

CONFÉRENCE

TENUE A LA HAYE, LE 12 FÉVRIER 1877

DEUX-CENTIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA MORT DE SPINOZA

PAR

ERNEST RENAN

MEMBRE DE L'INSTITUT



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

RUE AUBER, 3, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 15

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1877

Droits de reproduction et de traduction réservés.

1. The first part of the document discusses the importance of maintaining accurate records of all transactions. It emphasizes that every entry should be supported by a valid receipt or invoice.

2. The second part outlines the procedures for handling discrepancies between the recorded amounts and the actual cash received. It states that any such variance must be investigated immediately and reported to the appropriate authority.

3. The third part details the requirements for the physical handling of cash. It specifies that all cash must be stored in a secure, fireproof safe and that access to the safe is restricted to authorized personnel only.

4. The fourth part describes the process of depositing cash into the company's bank account. It requires that all deposits be made on a regular basis and that the bank statements be reviewed for accuracy.

5. The fifth part discusses the importance of maintaining confidentiality of financial information. It states that all financial records are the property of the company and should not be shared with unauthorized individuals.

6. The sixth part outlines the consequences of non-compliance with these financial policies. It states that any employee found to be in violation of these rules will be subject to disciplinary action, up to and including termination.

7. The seventh part provides information on how to report any suspected financial irregularities. It encourages employees to report such concerns confidentially to the internal audit department.

8. The eighth part concludes the document by reiterating the company's commitment to financial integrity and transparency. It states that these policies are designed to ensure the long-term success and stability of the organization.

9. The ninth part provides a list of the authorized signatories for all financial transactions. It includes the names and titles of the individuals who are permitted to sign checks and approve payments.

10. The tenth part provides a list of the authorized personnel who are permitted to access the company's financial records. It includes the names and titles of the individuals who are allowed to view and manage the company's financial data.

MONSEIGNEUR ¹,
MESDAMES ET MESSIEURS,

Il y a donc aujourd'hui deux cents ans que, dans l'après-midi, à peu près à l'heure qu'il est, expirait à quarante-trois ans, sur le quai paisible de Pavilioengragt, à quelques pas d'ici, un pauvre homme dont la vie avait été si profondément silencieuse, que son dernier soupir fut à peine entendu. Il habitait une chambre écartée, chez de bons bourgeois qui, sans le comprendre, avaient pour lui une vénération instinctive. Le matin de son dernier jour, il descendit selon son habitude chez ses hôtes; c'était un jour de service religieux; le doux philosophe s'entretint avec ces braves gens de ce qu'avait dit le ministre, l'approuva fort et leur conseilla de s'y conformer. L'hôte et l'hôtesse (nommons-les, Messieurs; ils ont, par leur honnête sincérité, leur place en cette belle idylle de La Haye, racontée par Colerus), le mari et la femme Van der Spyk retournèrent à leurs dévotions. Quand ils revinrent chez eux, leur paisible locataire était mort. L'enterrement eut lieu le 25 février,

¹ S. A. R. le prince Alexandre des Pays-Bas.

comme s'il se fût agi d'un fidèle de Christ, dans la nouvelle église sur le Spuy. Tous les gens du quartier regrettèrent fort la disparition du sage qui avait vécu au milieu d'eux comme l'un d'eux. Ses hôtes gardèrent son souvenir comme une religion, et ceux qui l'avaient approché ne parlaient jamais de lui sans l'appeler, selon l'usage, « le bienheureux Spinoza ».

Qui aurait pu, vers le même temps, démêler le courant d'opinion qui s'établissait dans les cercles prétendus éclairés du pharisaïsme d'alors, aurait vu, par un étrange contraste, ce philosophe, si aimé des simples et de ceux qui avaient le cœur pur, devenir l'épouvantail de l'étroite orthodoxie qui prétendait avoir le privilège de la vérité. Un scélérat, une peste, un suppôt de l'enfer, le plus méchant athéiste qui fut jamais, un homme couvert de crimes, voilà ce que devint dans l'opinion des théologiens et des philosophes bien pensants le solitaire de Pavilioengragt. Des portraits de lui se répandirent, où on le montrait « portant sur son visage les signes de la réprobation ». Un grand philosophe, aussi hardi que lui, mais moins conséquent et moins complètement sincère, l'appela « un misérable ». Mais la justice eut son tour. L'esprit humain, en arrivant vers la fin du xviii^e siècle, surtout en Allemagne, à une théologie plus éclairée et à une philosophie plus large, reconnut en Spinoza le précurseur d'un Évangile nouveau. Jacobi mit le public dans la confiance d'une conversation qu'il avait eue avec Lessing. Il était allé chez Lessing dans l'espérance que celui-ci lui viendrait en aide contre Spinoza. Quel est son étonnement quand il trouve dans Lessing un spinoziste avoué ! « Εὐ καὶ πᾶν, lui dit ce dernier, voilà toute la philosophie. » Celui qu'un siècle entier a proclamé athée,

Novalis le trouve « ivre de Dieu ». Ses livres oubliés, on les publie, on les recherche avidement. Schleiermacher, Gœthe, Hegel, Schelling proclament tous d'une seule voix Spinoza le père de la pensée moderne. Il y eut peut-être quelque exagération dans ce premier élan de réparation tardive; mais le temps, qui met tout à sa place, a consacré au fond l'arrêt de Lessing, et il n'est plus aujourd'hui un esprit éclairé qui ne salue dans Spinoza l'homme qui eut à son heure la plus haute conscience du divin. C'est dans cette pensée, Messieurs, que vous avez voulu que cette tombe humble et pure eût son anniversaire. C'est l'affirmation commune d'une foi libre dans l'infini qui réunit en ce jour, dans ce lieu témoin de tant de vertu, la réunion la plus choisie qu'un homme de génie puisse grouper autour de lui après sa mort. Une souveraine aussi distinguée par les dons de l'intelligence que par ceux de l'âme, est présente en esprit au milieu de nous. Un prince, juste appréciateur de tous les mérites, a voulu, en faisant par sa présence l'éclat de cette solennité, témoigner qu'aucune des gloires de la Hollande ne lui est étrangère, et qu'il n'y a pas de pensée si élevée qui échappe à son jugement éclairé, à sa philosophique admiration.

I

L'illustre Baruch de Spinoza naquit à Amsterdam au moment où votre république atteignait le plus haut degré de sa gloire et de sa puissance. Il appartenait à cette grande race qui, par l'influence qu'elle a exercée et par

les services qu'elle a rendus, occupe une place si exceptionnelle dans l'histoire de la civilisation. Miracle à sa manière, le développement du peuple juif prend place immédiatement à côté de cet autre miracle, le développement de l'esprit grec; car, si la Grèce a réalisé d'abord l'idéal de la poésie, de la science, de la philosophie, de l'art, de la vie profane, si j'ose m'exprimer ainsi, le peuple juif a fait la religion du genre humain. Ses prophètes inaugurerent dans le monde l'idée de justice, la revendication des droits du faible, revendication d'autant plus âpre que, toute idée de rémunérations futures leur étant étrangère, ils rêvaient sur cette terre et dans un avenir prochain la réalisation de l'idéal. Un juif, Isaïe, 750 ans avant Jésus-Christ, ose dire que les sacrifices sont de peu de conséquence et qu'une seule chose importe, la pureté du cœur et des mains. Puis, quand les événements de la terre semblent contrarier d'une façon irrémédiable ces brillantes utopies, Israël a des volte-face sans pareilles. Transportant dans le domaine de l'idéalisme pur ce royaume de Dieu que la terre ne comporte pas, une moitié de ses fils fonde le christianisme; une autre continue, à travers les bûchers du moyen âge, cette imperturbable protestation : « Écoute, Israël; Jehovah, ton Dieu, est unique; saint est son nom. » Cette puissante tradition d'idéalisme et d'espérance contre tout espoir, cette religion qui obtient de ses adhérents les plus héroïques sacrifices sans qu'il soit dans son essence de leur rien promettre de certain au delà de la vie, fut le milieu sain et fortifiant dans lequel se développa Spinoza. Son éducation fut d'abord tout hébraïque; cette grande littérature d'Israël fut sa première et, à vrai dire, sa perpétuelle maîtresse, la méditation de toute sa vie.

Comme il arrive d'ordinaire, la littérature hébraïque, en prenant le caractère d'un livre sacré, était devenue le sujet d'une exégèse conventionnelle, où il s'agissait bien moins d'expliquer les vieux textes au sens de leurs auteurs, que d'y trouver un aliment pour les besoins moraux et religieux des temps. L'esprit pénétrant du jeune Spinoza vit bientôt tous les défauts de l'exégèse de la synagogue; la Bible qu'on lui enseignait était défigurée par plus de deux mille ans de contre-sens accumulés. Il voulut percer au delà. Au fond, il était avec les vrais pères du judaïsme, et en particulier avec ce grand Maimonide, qui avait trouvé moyen d'introduire dans le judaïsme les plus fortes hardiesses de la philosophie. Il entrevoyait avec une sagacité merveilleuse les grands résultats de l'exégèse critique qui devait, cent vingt-cinq ans plus tard, donner l'intelligence véritable des plus belles œuvres du génie hébreu. Était-ce là détruire la Bible? A-t-elle perdu, cette littérature admirable, à être comprise dans sa physionomie réelle, plutôt que reléguée hors des lois communes de l'humanité? Non, certes. Les vérités révélées par la science dépassent toujours les rêves que la science détruit. Le monde de Laplace l'emporte, j'imagine, en beauté, sur celui d'un Cosmas Indicopleustès, se figurant l'univers comme un coffre, sur le couvercle duquel les étoiles filent dans des rainures à quelques lieues de nous. La Bible, de même, est plus belle quand on sait y voir échelonnés, sur un canevas de mille années, chaque aspiration, chaque soupir, chaque prière de la plus haute conscience religieuse qui fut jamais, que quand on s'oblige à y trouver un livre comme il n'y en eut jamais, rédigé, conservé, interprété au rebours de toutes les règles ordinaires de l'esprit humain.